

MICHEL DE GHELDERODE

THÉÂTRE

V

LE SOLEIL SE COUCHE... — LES AVEUGLES
BARABBAS — LE MÉNAGE DE CAROLINE
LA MORT DU DOCTEUR FAUST
ADRIAN ET JUSEMINA — PIET BOUTEILLE

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Théâtre

TOME I : Hop Signor ! — Escorial — Sire Halewyn — Magie rouge —
Mademoiselle Jaire — Fastes d'enfer.

TOME II : Le Cavalier bizarre — La Balade du grand macabre — Trois
acteurs, un drame — Christophe Colomb — Les Femmes au tombeau
— La farce des ténébreux.

TOME III : La Pie sur le gibet — Pantagleize — D'un diable qui prêcha
merveilles — Sortie de l'acteur — L'École des bouffons.

TOME IV : Un Soir de pitié — Don Juan — Le Club des menteurs — Les
Vieillards — Marie la misérable — Masques ostendais.

TOME V : Le Soleil se couche... — Les Aveugles — Barabbas — Le
Ménage de Caroline — La Mort du docteur Faust — Adrian et Juse-
mina — Piet Bouteille.

TOME VI : Le Sommeil de la raison — Le Perroquet de Charles Quint —
Le Singulier trépas de Messire Ulenspiegel — La Folie d'Hugo van der
Goes — La Grande tentation de Saint Antoine — Noyade des songes.

LA BALADE DU GRAND MACABRE (extrait du « Théâtre »,
tome II). *Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Blancart
Cassou. Préface de Guy Goffette (« Folio théâtre », n° 79).*

THÉÂTRE V

MICHEL DE GHELDERODE

THÉÂTRE V

LE SOLEIL SE COUCHE...

LES AVEUGLES

BARABBAS

LE MÉNAGE DE CAROLINE

LA MORT DU DOCTEUR FAUST

ADRIAN ET JUSEMINA

PIET BOUTEILLE

nrf

GALLIMARD

LE SOLEIL SE COUCHE...

Action dramatique

*Création en langue néerlandaise sous le titre : De
zon gaat onder... au Théâtre Royal Flamand de
Bruxelles, le 23 janvier 1951.*

PERSONNAGES

CHARLES DE HABSBOURG.

MESSER IGNOTUS.

LE PÈRE MARTIN DE ANGULO.

FRAY RAMON.

FRAY PASCUAL.

LIEU ET TEMPS

*Au couvent de Yuste, en Estramadure,
le dernier jour du mois d'août, l'an 1558.*

C'est une grande chambre carrée — le cabinet de travail du ci-devant Empereur, dans sa maison conventuelle de Yuste — d'ambiance à la fois somptueuse et familière, à coup sûr flamande. Au fond, la porte double, que solennisent d'opaques tentures cramoisies, et dont le fronton mouluré expose, dans un cartouche et sans attributs extérieurs de souveraineté, les armes écartelées de Bourgogne, d'Aragon, de Castille et d'Autriche. Aux murs assombris d'un cuir de Cordoue, deux portraits en pied, haut pendus, à la gauche et à la droite de cette entrée honorable. A droite, l'Empereur en appareil de guerre, « aetatis suae XXXX » — c'est-à-dire au pinacle de sa gloire et de sa force ; à senestre, l'Infant Philippe. Sous ces toiles encore et sur colonnes torsées, les bustes de bronze de Philippe de Bourgogne, dit le Bon, et de l'Empereur Maximilien. L'éclairage est dispensé par un lustre de cuivre à boule, dont les branches nombreuses portent un buisson de bougies allumées — nonobstant qu'il fasse jour — mais cette chambre n'a de fenêtres point. Aux murs aussi, à part quelques petits tableaux de piété se voient des pendules accrochées, les unes en marche, les autres au balancier arrêté. Contre ces cloisons toujours, des coffres et des escabelles chargées de livres et de mécanismes d'horlogerie — et enfin, des objets recouverts d'une housse

de toile, des statues semble-t-il. Mais l'attention sera captée par une lourde table occupant l'avant de la chambre, vers la gauche — une table monumentale, surchargée d'une étincelante argenterie et de cristaux. C'est une abondance, à la manière des peintres septentrionaux, offrant au regard un écroulement de victuailles : pains blonds, volailles et viandes froides, poissons secs, jambons, fromages, flacons carrés et pansus, cruches de métal ou grès de Raeren, un hanap orfévreur, des coupes chargées de fruits — le tout enrichi d'une brassée de fleurs, d'où émerge une figurine dorée de Minerve. Contre cette sorte d'autel de la sensualité, un fauteuil sculpté aux multiples coussins. Au pied de ce fauteuil, dans un beau désordre, des liasses de papiers, un luth, de fines armes blanches. Derrière s'érige un perchoir où sommeille un perroquet vert. Comme pour faire pendant à tout ceci, le côté droit de la chambre est occupé, mais plus en retrait, par un petit théâtre au rideau clos et à la façade décorée d'allégories. Cette carcasse de toile et de bois forme un assez grand cube fermé, tant dessus que dessous sa scène, dont restent inapparents les tréteaux et les dégagements — insolite construction dont la présence redonde, assurément, dans cette chambre royale, où parviennent en ce moment les harmonies veloutées d'une liturgie qui s'achève tout près : ronflements d'orgue et chœur d'hommes. Enfin, deux issues latérales à tentures noires. C'est par là, tant à la droite qu'à la gauche, que se feront entrées et sorties — la porte du fond ne devant s'ouvrir qu' « in extremis », comme on verra.

SCÈNE I

CHARLES DE HABSBOURG, FRAY RAMON, FRAY PASCUAL

La scène vide. Vient de la gauche Charles de Habsbourg conduit et soutenu par les deux convers portant la robe des Hiéronymites. Sa marche est pénible, à cause d'une ankylose des jambes, qui mal le supportent. De plus, voûté par l'asthme, Charles reste fréquemment haletant. Il se laissera choir dans le fauteuil, à bout de force — les deux frères s'écartant respectueusement. On découvre le ci-devant Empereur dans toute sa déchéance physiologique, accablé par ses maux chroniques — la goutte surtout qui, depuis quelques jours, lui laisse du répit ; la face apparaît boursouflée et blafarde, avec la lèvre inférieure plus épaisse, plus habsbourgeoise que jamais. Rien dans les apparences n'indique encore le monarque universel qu'il n'a cessé d'être : sa vêtue est d'un honnête gentilhomme — le pourpoint de drap sombre, et par-dessus, une courte robe bordée de fourrure, qui s'ouvre sur le collier

de la Toison d'Or. Il ne porte pas l'épée. Ayant déposé sa toque de velours sur la table, il parle...

CHARLES. — Longs, ces offices...

FRAY RAMON. — Pour les hommes, non pour Dieu.

CHARLES. — Je ne suis qu'un homme — un vieil homme.

FRAY RAMON. — De peu de foi.

CHARLES. — Assurément, mon frère. De trop mince foi. Il faut toujours me dire ta rude pensée.

FRAY RAMON. — Votre Majesté y peut compter.

CHARLES. — Mais il faudra cesser de m'appeler Majesté et de me traiter à la tierce personne. Si je mettais une bure comme la tienne, comment dirais-tu ?

FRAY RAMON. — Frère Charles, dirais-je.

CHARLES. — Que je sois donc Monsieur Charles. Pries-tu pour moi ?

FRAY RAMON. — Chaque jour.

CHARLES. — Oui — tu détiens la Foi — et grande ! Pourquoi t'es-tu fait moine, Ramon ?

FRAY RAMON. — Pour la gloire de Dieu et des Espagnes — pour servir.

CHARLES. — Et toi, Pascual ? Tu n'écoutes rien ? Tu regardais la table ?

FRAY PASCUAL, *riant*. — Oui, Monsieur. Une nature morte, comme en peignent les Flamands...

CHARLES, *riant*. — Quel tableau ! — justement — et quels yeux brillants ! Au fait, tu possèdes un large corps. Tu deviendras vite gras, Pascual, étant un dévorant. Ton frère Ramon — lui — est dévoré par la flamme intérieure ; il possède une âme large. Avec un pareil corps, tu eusses dû partir soldat.

FRAY PASCUAL. — Ce fut mon désir. Ma bonne mère me voyait moine. Enfin, je sers aussi.

CHARLES. — Pries-tu ?

FRAY PASCUAL. — Pour vous. Mais je travaille plus que je ne prie — c'est même chose. Deviendrai-je fameux moine ? Si notre prieur m'affirmait que non...

FRAY RAMON. — Le défaut de notre frère, c'est d'être trop gai.

FRAY PASCUAL. — ... je quitterais le froc pour la casaque — j'entrerais dans les tercios du roi Philippe et j'irais guerroyer aux Flandres. (*Un silence.*) Est-ce vrai qu'en vos pays de par-deçà les tables sont aussi bellement chargées — et pas que celles des princes ?

CHARLES. — Oui. Une terre d'abondance — une terre heureuse ! Un docteur d'Anvers, Maître Gorpius Becanus, affirme qu'elle aurait été, à l'origine, le paradis terrestre. On le croirait bien. Restera-t-elle ce que le génie de ses habitants en a fait ? (*Un silence.*) Prends, Pascual, cette cuisse de poulet !

FRAY PASCUAL. — Volontiers.

Il choisit une portion sur un plat et mange avidement.

CHARLES. — Et toi, Ramon ? Sans façons.

FRAY RAMON. — Non.

CHARLES. — N'as-tu pas faim ?

FRAY RAMON. — Certes. Mais je renonce — je dédie ce sacrifice à la Vierge Sainte.

CHARLES. — C'est admirable. Moi, je n'ai jamais pu renoncer. Malade comme je le suis, je devrais vivre de pain sec et de lait.

FRAY RAMON. — Faiblesses d'autant plus petites que l'homme fut grand.

CHARLES. — Tu n'oublieras donc jamais ma condition ? Pas plus que je ne l'oublie. Tout m'y ramène. On m'accable de requêtes. Depuis peu, je m'occupe

de nouveau d'affaires d'Etat. C'est insensé. Philippe — pour qui je semblais n'être plus rien — vient même de m'écrire. On me l'a dépeint gribouillant sans répit. Il ne tient pas le sceptre ou le glaive, lui — il tient une plume !

FRAY RAMON. — En régnera-t-il moins souverainement que son auguste père ?

CHARLES. — Mais peut-être pense-t-il que son père tenait une fourchette ? Voyons son épistole. (*Il sort une lettre de sa ceinture et en fait sauter les cachets — il la parcourt.*) Un Roi qui moralise. Tel l'ai-je voulu — réfléchi. Il y ajoute le scrupule. Un Roi catholique, enfin — plus catholique...

FRAY RAMON, *vivement*. — Succédant à un Empereur moins catholique.

CHARLES, *qui sursaute*. — Plaît-il, petit frère ? (*Il hoche la tête, quasiment fâché.*) Est-ce toi qui énonces cela ?

Fray Ramon paraît contrit. Pascual lui donne un coup de coude.

FRAY PASCUAL. — Si tu l'avais pleine, ta bouche dirait moins de bêtises.

CHARLES. — Réponds ?

FRAY RAMON. — Le peuple des Espagnes énonce cela. Nous en remercions le Ciel.

CHARLES, *assombri*. — Un désaveu encore ? Que n'ai-je dû entendre et sous-entendre, depuis que je descendis les degrés du théâtre du monde ! Comme si ce que je reproche à moi-même ne suffisait pas — en vérité ! (*Un silence.*) Je suis un bien pauvre homme.

FRAY RAMON. — Sire, pardon ?

Il veut s'agenouiller. Charles le prévient d'un geste.

CHARLES. — Ne serait-ce à moi de quêter le pardon de mes peuples ? Je l'ai fait en abdiquant — mais

on n'y a vu que rhétorique. Oui, j'implorai des humains mon pardon.

FRAY RAMON. — Dieu vous l'accorde.

CHARLES. — Qu'il t'entende ! (*Il lit la lettre du Roi.*) Ecoutez donc ? (*Tout en lisant, il saisit sur la table une poire à queue dorée qu'il tend à Pascual :*) « Quand un monarque de droit divin — ce que vous fûtes merveilleusement, mon illustre père — pense avoir accompli les actes derniers de son règne ; quand en une salubre et sainte solitude il se croit dépouillé de la pourpre, allégé des emblèmes de la puissance... (*Il bâille.*) ... il lui reste un acte ultime en accomplissement... » (*Ironique.*) Fray Regula, mon confesseur, n'oserait prendre ce ton. (*Lisant derechef.*) « Il lui incombe de préparer sa fin — une fin digne d'un règne non pareil — sans quoi ce règne n'aurait tout son sens et resterait imparfait au regard de la postérité. (*Il soupire profondément.*) Un tel monarque se doit de savoir bien mourir et mourir mieux encore qu'il ne vécut, réparant les défaillances de sa nature humaine... » (*Bougonnant.*) Il y en a comme ça quatre pages. Signées, non pas : Votre fils affectionné — mais : le Roi !... (*Un silence.*) Me veut-il faire enragé ? Pour une fois que mes infirmités me laissent quelque répit !

FRAY RAMON. — Quand son cœur le voudrait, pourrait-il autrement parler ? Est-il encore autre chose que Roi ?

CHARLES. — Non. (*Un silence.*) Je l'approuve. J'étais Empereur — il n'est que Roi — mais il semble être plus que je ne fus, bien plus... (*Avec dépit, il jette la lettre. Fray Ramon la ramasse et, déférent, la remet à Charles — qui l'accepte et l'empoché.*) Tu as raison, mon frère. Je deviens mesquin. Il serait logique que je songeasse au trépas — puisque je me

sens mieux. A la Mort qui s'en vient, n'est-ce pas ?

FRAY RAMON. — Oui.

CHARLES. — Pour moi.

FRAY PASCUAL. — Pour chacun.

CHARLES. — Et je ne songe qu'à manger, me purger et remanger — à détruire l'ennui ! A manger, quand le temps me mange ! (*Pensif.*) Ramon, crains-tu la Mort ?

FRAY RAMON. — Je l'attends — qui est le but de mon existence.

CHARLES. — Qu'il est donc heureux ! Et toi, Pascual ?

FRAY PASCUAL, *faisant une grimace.* — Dieu nous la donne avec la vie. Il faut vivre franchement, au soleil, avant de passer dans l'ombre. Voilà tout.

CHARLES. — Tu n'as pas la religion macabre, pour un Espagnol ! Aux Flandres, elle apparaît joyeuse, fleurie, sonore. L'Eglise y est plus triomphante que souffrante.

FRAY RAMON. — Et militante ? Si peu que l'ivraie des hérésies y pousse drue, dans ses prés mystiques. L'y arrache-t-on ?

CHARLES. — Philippe s'y prépare.

FRAY RAMON. — Pourquoi l'avoir laissée grandir ?

CHARLES, *interloqué.* — Par saint Jérôme ! Quitte donc ton ordre et fais-toi Dominicain ! Tu es leur homme — homme à bouter le feu à cette mauvaise herbe. Mais sache, maigrichon, que les édits en matière de religion sont nés de ma judiciaire ; et l'Inquisition n'a-t-elle pas été restaurée par nos soins en nos pays de par-deçà ? Va-t-on dans ce couvent me reprocher ma tolérance ? Or, quoi ? Fallait-il dépeupler d'un coup le plus riche Etat qui fût en Occident — dont je tirais plus de trésors que des Amériques ? Je l'ai transmis intact à mon fils — que dis-je ? —

MICHEL DE GHELDERODE

Théâtre, V

Écrites entre 1918 et 1934, ces sept pièces sont particulièrement représentatives de l'œuvre du grand dramaturge belge.

Le soleil se couche... met en scène Charles Quint, dans sa retraite du couvent de Yuste, confronté à un sorcier arraché provisoirement au bûcher de l'Inquisition qui lui apprend le moment de sa mort. Charles Quint n'en doute plus lorsque, sur l'ordre de son fils Philippe II, on le force à assister à la répétition de ses funérailles.

Les aveugles sont une moralité inspirée du tableau de Breughel l'Ancien.

Dans *Barabbas*, le bandit dont le peuple juif demanda la libération à Pilate, de préférence à celle de Jésus, est touché par la grâce, tente de créer un « royaume des gueux » anarchiste, et va être mis à mort à son tour.

Le ménage de Caroline est une pochade ou un « acte forain », *La mort du docteur Faust* une « tragédie pour le music-hall », *Adrian et Jusemina* un divertissement d'après une tapisserie ancienne, une bergerie.

Piet Bouteille conte la confession et la mort tragique d'un paysan du Brabant.

nrf



9 782070 227457



57-XI A 22745 ISBN 2-07-022745-6

Extrait de la publication